

Article paru dans ***La Revue Neuchâteloise de Géographie***

COMPTE RENDU : Aurélie Choné (dir.), *Villes invisibles et écritures de la modernité*, Série « Des textes et des lieux », Coll. Université, éd. Orizons, Paris, 2012, 293 p.

Par Bertrand Lévy, Université de Genève

La ville invisible, inspirée du livre éponyme d'Italo Calvino, est un concept extrêmement fécond pour rendre compte de notre rapport pensé et vécu aux villes. Cachée sous les strates de la mémoire ou du territoire, elle se décline virtuellement à l'infini. Le dessin d'Aurélie Choné (Université de Strasbourg) vise à « enlever à la ville sa matérialité, son bâti » c'est-à-dire sa face visible, pour privilégier une structure (invisible) qui relèverait « du mythe, d'une réalité suprasensible. D'une représentation partagée, de la fantasmagorie, de l'imaginaire, d'une projection historicisante et politique » (p. 14). En fait, si l'on analyse les contributions de ce volume passionnant, la matérialité géographique est bien présente, interprétée selon un souci d'aller et retour entre le visible et l'invisible. La diversité des points de vue aussi explique à elle seule une bonne partie de la part invisible de la ville. La ville invisible, ce peut être celle qu'on porte en nous et qui nous accompagne partout, et qui devient le terme de comparaison en regard d'autres villes que l'on découvre. C'est la référence cachée, comme la Venise de Marco Polo qui s'inscrit en filigrane de ses récits. Sylvain Briens a démontré dans sa thèse que Paris est la ville invisible de plusieurs auteurs modernes scandinaves, qui tous ont connu le Paris de la modernité et l'ont transposé dans leur capitale nordique. Idée qui rejoint la notion d'hétérotopie de M. Foucault (1967) et celle de transfert culturel entre les métropoles de M. Espagne (1992). La ville invisible peut aussi l'être à cause d'un problème de perception (sens phénoménologique), comme le montre L. Parisse dans la Lisbonne de Pessoa, où la ville devient « le lieu du manque, du vertige, de l'interrogation sur les facultés perceptives » du narrateur insomniaque (p. 97).

C'est toutefois la ville invisible nichée dans le souvenir et/ou sous le territoire du présent qui marque la majeure partie des articles, rédigés par des chercheurs en littérature et des disciplines de l'espace (architecture, urbanisme, photographie...). Dans « Berlin as Urban Palimpsest », Giacomo Bottà nous fait imaginer deux *Potsdamer Platz* l'une, la présente, celle des gratte-ciel des firmes multinationales qui ont rendu la (re)-construction de la place possible, et l'autre, celle du passé d'avant-guerre. A la suite, Stefan Goebel relate la destruction de Coventry par les Nazis - qui inventèrent le terme funeste de « coventrieren », signifiant rayer une ville de la carte, donc la rendre invisible... L'article explique la reconstruction symbolique de Coventry, qui s'est liée après la guerre avec d'autres cités meurtries en Europe (jumelage avec Stalingrad, Dresde, Caen, Belgrade, Varsovie...). Dans cette veine, Urs Urban, en partant d'un texte de Jean Genet, analyse le double langage palestinien et israélien à l'égard d'un village palestinien détruit par les soldats israéliens pendant la guerre de 1948. L'auteur raconte comment les descendants des anciens villageois palestiniens se réunissent sur le site de leur ancien village en commémorant et en idéalisant le passé, et créent une légende associée à un lieu de mémoire. Quant aux Israéliens, ils commémorent sur le même « lieu incompatible » la croissance des arbres qu'ils ont plantés, en célébrant le mythe national. Rendre invisible la présence de l'autre est hélas une habitude que l'on retrouve dans nombre de conflits et de rivalités de pouvoir. Ainsi, symétriquement, les villes israéliennes sont rendues « invisibles » sur les cartes palestiniennes – par exemple Tel Aviv est remplacée par Yafa, l'ancienne ville arabe.

Les villes peuvent donc être aussi invisibles du point de vue matériel que du point de vue symbolique. Elles possèdent des strates historiques plus ou moins visibles, plus ou moins cachées ; la géographie historique, discipline trop rarement citée, s'en préoccupe aussi. On retrouve des portions de villes oubliées, tels les sous-sols contenant les équipements techniques, mais aussi les quartiers ou les parties de ville qu'on écarte délibérément de notre champ de vision. Aurélie Choné cite l'exemple de la ville du bas vue d'en haut, d'un panorama qui peut oblitérer la ville vécue, peu visible. N. Pineau, qui travaille sur la Vienne d'Ilse Aichinger, montre de manière convaincante comment l'auteure préfère évoquer ses lieux de mémoire personnels plutôt que les lieux de mémoire officiels. Dans le « Le rêve de Saint-Pétersbourg », Charlotte Krauss met en évidence les faces cachées de la ville que les écrivains de Saint-Pétersbourg ont fait remonter à la surface et qui façonnent l'image littéraire et l'image tout court de la ville. M. Leer, qui œuvre sur le post-colonialisme, montre le Karachi pauvre et soustrait à la vue de beaucoup, à travers l'ouvrage *Kartography* (2002) de l'écrivain pakistanaise Kamile Shamsie.

En résumé, un livre qui croise littérature et géographie par des méthodologies diverses (sémiologiques, phénoménologiques...) et qui fait surgir des perspectives inattendues et des thématiques fertiles, dans cette façon presque clandestine de considérer la ville.